

PIOTR SADKOWSKI

Université Nicolas Copernic, Toruń

prsadkowski@yahoo.com

LES ROMANS DE GILLES ROZIER OU LES LANGUES  
ET LA POST-MÉMOIRE JUIVES SORTIES DE L'IMPASSE  
DU SILENCE

Abstract. Sadkowski Piotr, *Les romans de Gilles Rozier ou les langues et la post-mémoire juives sorties de l'impasse du silence* [Gilles Rozier's novels; or Jewish languages and postmemory transcend the impasse of silence], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XL/4: 2013, pp. 41-50. ISBN 978-83-232-2635-2. ISSN 0137-2475. eISSN 2084-4158. DOI: 10.7169/strop2013.404.005.

The aim of the article is to provide a reading of Gilles Rozier's novels in the context of the phenomenon of Jewish postmemory (Hirsch), which in recent literature acquires a new dimension. The texts selected for discussion exemplify the return to narrative and to the subject in contemporary novel and signal a new approach to postmemory employed by the third generation of survivors, participants of the Jewish revival. In Rozier's novels, and in texts by other contemporary writers (e.g., Daniel Mendelsohn in the USA or Piotr Paziński in Poland), while the memory of WWII does not disappear, the focus most often falls on the narrative of Jewish life before and after the Holocaust. Postmemory exists in those texts in the form of the transmission of the word, repossession of the language of ancestors, cultural continuity rather than silence and separation, which characterised the output of earlier generations of writers (such as, for example, Georges Perec).

Keywords: Jewishness, postmemory, languages, survivors, narratable

Après ses deux visites à Ellis Island, en 1978 et 1979, « le non-lieu » emblématique du destin juif stigmatisé par « l'errance, la dispersion, la diaspora » (Perec, 1995 : 57), Georges Perec s'est exprimé sur son rapport personnel à la judéité :

je ne sais pas très précisément ce que c'est  
qu'être juif  
ce que ça me fait que d'être juif

c'est une évidence, si l'on veut, mais une évidence  
médiocre, qui ne me rattache à rien ;  
ce n'est pas un signe d'appartenance,  
ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une  
pratique, à un folklore, à une langue ;  
ce serait plutôt un silence, une absence, une question,  
une mise en question, un flottement, une inquiétude [...] (Perec, 1995 : 58).

Et un peu plus loin, Perec, enfant des victimes de la deuxième guerre, constate :

une seule chose m'était précisément interdite :  
celle de naître dans le pays de mes ancêtres,  
à Lubartow ou à Varsovie,  
et d'y grandir dans la continuité d'une tradition, d'une langue, d'une communauté.

Quelque part, je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même ;  
quelque part, je suis « différent », mais non pas différent des autres, différent des « miens » : je ne parle pas la langue que mes parents parlèrent, je ne partage aucun des souvenirs qu'ils purent avoir [...] leur histoire, leur culture, leur espoir, ne m'a pas été transmis.  
Je n'ai pas le sentiment d'avoir oublié, mais celui de n'avoir jamais pu apprendre [...] (Perec, 1955 : 59-60).

Le deuil, jamais accompli, de la langue maternelle et de la mémoire familiale, génère l'écriture perecquienne hantée constamment par les figures de vide, d'absence, de coupure, de silence. L'écrivain se sent incapable de mener jusqu'au bout le projet de son ouvrage post-mémorial, *L'Arbre. Histoire d'Esther et de sa famille*, qui devait reconstituer la généalogie de ses ancêtres (cf. Robin, 1993 : 173-255). Il ne lui reste qu'un travail de métaphorisation et des fantasmes autour du passé et de la langue de ses parents.

Les apories de l'écriture qui se heurte à l'indicible, que nous observons chez l'auteur de *La Disparition*, constituent par ailleurs le fardeau porté par les deux premières générations de survivants et/ou témoins de l'Anéantissement (p. ex. Langfus, Rawicz, Gary, Modiano, Doubrovsky, Robin)<sup>1</sup>. Comme le note Józef Kwaterko, à propos de l'œuvre de Régine Robin dont « l'expérimentation biographique est de l'ordre du fictionnel, le récit se construit sous le signe d'une destinée à réinventer, d'un "cela aurait pu se passer ainsi" » (Kwaterko, 2008 : 19). Cependant, cette expérimentation narrative aura toujours pour centre la « représentation de la Shoah » et son écriture ne cessera d'interroger la perte d'identité et l'errance (Kwaterko, 2008 : 19).

Dans les cas mentionnés, la post-mémoire correspondait donc avant tout à la transmission intergénérationnelle de l'expérience de la Destruction par le biais de récits, documents, photos, archives, etc. (cf. Hirsch, 1997 ; Robin, 2003). Il semble qu'à l'heure actuelle, la notion proposée par Marianne Hirsch demande une réinterprétation, du fait que les mécanismes post-mémoriels du travail littéraire ne se limitent pas à la médiation du traumatisme, la recherche identitaire des écrivains contemporains consistant dans l'exploration de la mémoire culturelle juive qui, sans

<sup>1</sup> Quant à la question de l'indicible dans la littérature des écrivains d'origine juive nés après la deuxième guerre, voir : Dayan-Rosenman, 2002.

passer sous silence la question de l'extermination, fait décliner d'autres thèmes et parcourt des espaces-temps plus vastes.

Gilles Rozier, né en 1963, appartenant à une nouvelle génération de survivants, tout en demeurant héritier de la post-mémoire de la Shoah, adopte une autre attitude identitaire et une autre stratégie narrative, afin de s'appropriiser le passé juif. « J'ai toujours su que ma mère était juive [...] », affirme-t-il dans un entretien<sup>2</sup>, mais tout de suite l'écrivain précise que jusqu'à l'âge de dix-huit ans ce fait ne concernait pas vraiment son propre sentiment identitaire. Diplômé d'une grande école de gestion, il séjourne en 1984-1986 en Israël où il apprend l'hébreu et le yiddish. C'est après cette expérience qu'il abandonne la carrière commerciale, pour se consacrer à l'étude de la langue vernaculaire de ses ancêtres maternels. En 1997, Rozier soutient sa thèse de doctorat de littérature yiddish (publiée en 1999), préparée sous la direction de Rachel Ertel, sur l'œuvre de Moyshe Broderzon<sup>3</sup>. Actuellement, il écrit la prose en français et la poésie en yiddish. Directeur de la Maison de la culture yiddish à Paris et de la plus grande bibliothèque yiddish (Medem) d'Europe, il s'occupe également de la traduction de la littérature yiddish et hébraïque<sup>4</sup>. Toutes ses activités permettent de le considérer comme un représentant du phénomène de *renouveau juif* dans le domaine littéraire.

Dans son premier roman, *Par-delà les monts obscurs* (1999), l'histoire d'un deuil familial soulève en même temps le thème de la rencontre avec un passé juif que l'héroïne tentait de repousser de sa mémoire. Des destins personnels dépeints dans le livre s'inscrivent dans la mythologie juive signalée explicitement par le titre et l'épigraphe tirée de Sholem-Aleyhem : « Quelque part derrière les monts obscurs, de l'autre côté du fleuve Sambation, se trouve un peuple que l'on nomme les petits hommes rouges » (Rozier, 1999b : 10). La traversée du Sambation à la recherche des tribus israélites perdues apparaît aussi comme une métaphore de la quête personnelle de la judéité réalisée dans la vie et dans l'œuvre de Rozier par la réappropriation de la mémoire et des langues ancestrales.

En 2001 paraît le deuxième roman de Rozier : *Moïse fiction*. Sous forme d'un long monologue du prophète au seuil de la mort, l'écrivain soulève, explicitement et implicitement, à travers de multiples anachronies référentielles, les grands thèmes de la judéité contemporaine (identité juive, langues, post-mémoire de la Shoah, rapports

---

<sup>2</sup> Rencontre avec Gilles Rozier et Denis Lachaud animée par Anne Schuchman au Musée d'art et d'histoire du judaïsme à Paris, le 5 octobre 2011. L'enregistrement disponible en ligne : [http://www.akadem.org/sommaire/themes/culture/culture-yiddish/la-litterature/d-un-pays-sans-amour-13-10-2011-28371\\_446.php](http://www.akadem.org/sommaire/themes/culture/culture-yiddish/la-litterature/d-un-pays-sans-amour-13-10-2011-28371_446.php) (consulté le 13 mai 2013).

<sup>3</sup> Le livre, qui fait revivre la vie littéraire yiddish à Łódź des années 1920 et 1930 en relation avec d'autres avant-gardes de l'Europe de l'époque, a été traduit et publié en polonais sous le titre *Mojżesz Broderzon. Od Jung Idysz do Araratu* (Łódź, Wydawnictwo Hamal, 2008, traduit par Joanna Ritt).

<sup>4</sup> Les informations biographiques d'après : Rozier, 2005a : 13-17.

à la Terre d'Israël, etc.). La transposition hypertextuelle du récit de l'Exode opérée par Rozier, outre son effet désacralisant, consiste dans une appropriation intimiste – substituant un projet autobiographique – de la figure de Moïse. Métaphore de l'étrangeté, du nomadisme, de la quête inachevée, de l'insécurité linguistique et identitaire (un Juif parmi les Égyptiens / un Égyptien parmi les Juifs), le Législateur sert à l'écrivain, comme médiation entre biographique, biofictif et autofictif, entre mémoire (intime) et post-mémoire (collective). L'écrivain précise : « J'avais envie de montrer comment, derrière l'image du prophète, il y avait un être humain, avec ses convictions, ses souffrances, ses hésitations, ses doutes, par rapport à la loi, et par rapport à la terre d'Israël » (Benbassa, 2003 : 279). Le glissement du sacré vers le profane y consiste alors dans une vision subjectivée de la relation entre l'Histoire et le vécu personnel. Rozier affirme : « J'ai vu dans les contradictions de la vie de Moïse cette identité au confluent des cultures, ces deux familles, cette mère qui l'a enfanté mais qu'il ne connaît pas, cette autre mère qui ne lui a pas donné naissance mais qui l'a élevé » (Benbassa, 2003 : 271). La difficile quête des origines dans la vie de Moïse fictionnalisée, tout comme dans la vie de l'écrivain, passe par le processus de la découverte et de la réappropriation de la langue : « J'ai retrouvé ma mère par la parole. [...] pour libérer mon peuple j'allais devoir dire. [...] Et quelle autre épreuve ce fut de me présenter devant les Hébreux et dire tout haut : "Je suis des vôtres" [...] l'hébreu était ma langue et je ne la connaissais pas » (Rozier, 2001 : 138-139). La transposition romanesque de l'histoire de l'Exode s'interprète alors aussi comme une métaphore de la gestation de l'écriture de Gilles Rozier dont la matière première provient de ses langues originelles qu'il ne découvre que sur le tard. La structure externe du roman symbolise également l'appropriation de la mémoire culturelle juive véhiculée par la littérature depuis la naissance du *Tanakh*, le livre étant divisé en vingt-deux chapitres, comme un psaume acrostiche dont chaque strophe correspond à une lettre de l'alphabet hébraïque.

La question linguistique se trouve au centre du roman suivant de Rozier : *Un amour sans résistance* (2003). Le narrateur homodiégétique est un personnage dont l'identité sexuelle n'est jamais explicitée, et le récit multiplie les procédés qui maintiennent jusqu'au bout le doute – s'agit-il d'un homme ou d'une femme ? Le personnage enseigne la langue allemande dans une école de jeunes filles. Fasciné par la littérature, il ressent profondément l'ambiguïté qu'acquiert pendant la guerre l'objet de sa passion : « Qu'elle était belle, la langue de Goethe et Goebbels » (Rozier, 2003 : 53). Tandis que sa sœur Anne s'offre régulièrement à Volker, un officier SS, qu'elle reçoit dans sa chambre à coucher au premier étage, le narrateur crée dans la cave de la maison une bibliothèque secrète. Il y réunit les livres des auteurs allemands mis à l'index par Hitler et s'y réfugie en se séparant ainsi de l'horreur et de la lâcheté du monde environnant, de la France sans résistance, des cris orgasmiques de sa sœur, qui font que l'espace familial mis en scène dans le roman apparaît comme une image à rebours de l'insoumission symbolisée par la maison muette du *Silence de la mer* de Vercors. Si le personnage se décide un jour à tuer l'officier allemand et l'enterrer

dans sa cave, il le fait davantage à cause d'un dégoût, d'une révolte d'ordre esthétique que pour quelque motivation idéologique. Le jeu sur la dualité de connotations dans le roman, concernant aussi le titre, *Un amour sans résistance*, correspond aussi bien à la prostitution d'une France qui s'adonne librement à l'occupant qu'à son contraire – la passion à la fois érotique et linguistique du narrateur. Fréquentant le siège de la Gestapo, pour qui il était obligé de faire des traductions, il y improvise sur un coup de tête l'évasion d'un prisonnier juif polonais, Herman, qu'il cache dans sa bibliothèque souterraine. Ils y passeront deux ans ensemble à faire l'amour et à lire les livres en allemand et en yiddish. L'étrange histoire érotique met donc en relief la question des relations paradoxales entre ces deux langues sœurs devenues ennemies. Grâce à Herman, le personnage s'initie à la réalité juive mais surtout à sa langue représentée dans le roman à travers la traduction yiddish de la poésie de Heinrich Heine. La fiction romanesque transpose également l'expérience personnelle de l'auteur, qui avoue qu'il lui a fallu « désapprendre » l'allemand, qu'il parlait bien, pour « apprendre la langue de Moyshe [son grand-père maternel assassiné à Auschwitz] » (Rozier, 2005a : 14-15), ce qui semble libérer le romancier de l'aliénation langagière et mémorielle dont témoignait Perec.

La problématique linguistique corrélée à la mémoire et la post-mémoire juives est moins présente dans les deux romans suivants de Gilles Rozier. *La Promesse d'Oslo* (2005) propose une vision de la société israélienne contemporaine avec toute sa diversité, ses conflits et ses paradoxes, tandis que *Projections privées* (2008) est un roman qui aborde le thème de la deuxième guerre vue de la perspective d'une France contemporaine qui n'a pas fait ses comptes avec son antisémitisme.

Le thème de la quête post-mémorielle des origines et des langues revient avec force dans le dernier roman de Gilles Rozier : *D'un pays sans amour* (2011). Dotée de nombreux éléments autofictionnels, l'œuvre créée autour des destins de trois poètes yiddish qui se rencontrent en 1922 à Varsovie, oppose à la vision de la Pologne comme uniquement le pays du vide, vision présente chez les écrivains juifs de la génération précédente, l'image d'une autre Pologne avec une vie culturelle juive effervescente. En même temps, le roman fait sortir la littérature yiddish des cadres d'une littérature mineure et folklorique, pour mettre en lumière sa valeur esthétique, sa place dans l'histoire de la littérature mondiale<sup>5</sup> et sa survie, malgré la Shoah.

Pierre, le héros-narrateur de ce long roman au souffle épique, est un jeune homme, « diplômé d'une des plus prestigieuses écoles de gestion française » (Rozier, 2011 : 17). La ressemblance entre le héros et le romancier ne se limite pas là. Comme le dit Gilles Rozier, lui-même, ainsi que son personnage romanesque, ressentaient dès l'enfance « un grand exil intérieur », « la sensation de vide » difficile à expliquer<sup>6</sup>. Ce n'est que le contact avec le monde yiddish – sa langue, sa littérature et sa mémoire

---

<sup>5</sup> Sur la modernité yiddish en relation avec les grands courants de la littérature européenne de l'entre-deux-guerres, voir Robin, 1984.

<sup>6</sup> Voir la note 2.

– qui leur permet de constituer une identité narrative régénératrice de soi et génératrice de l'œuvre. Pierre, devenu rapidement orphelin, se rend compte que ses parents ne lui ont légué aucune mémoire sur le passé familial, sur les origines et les ancêtres, si ce n'est un vague souvenir du nom étranger de la grand-mère maternelle née à Varsovie et morte en couche à Paris en 1943 :

Varsovie. Cela avait été la surprise. Ma grand-mère maternelle n'était pas française. Elle s'appelait Anna Janowska. Mes parents ne m'en avaient jamais parlé, mais ni mon père ni ma mère ne l'avaient connue. Je n'avais jamais entendu un mot de polonais dans la bouche de ma mère et je ne me souvenais pas qu'elle eût reçu une quelconque lettre en provenance de ce pays, la Pologne. Varsovie était le nom d'une capitale, il ne signifiait rien jusqu'à ce que je le voie inscrit dans le livret de famille (Rozier, 2011 : 20).

Solitaire, le héros mène une vie morose, en travaillant dans une banque, emploi qui l'horripile et ne fait qu'approfondir sa déprime. Son existence monotone, sans signification, change radicalement un jour quand, par hasard, il tombe chez un bouquiniste parisien sur la traduction française d'une revue littéraire juive : « L'ouvrage portait un nom étrange : *Khaliastira*. Et en dessous : Varsovie – Paris. C'est le mot Varsovie qui m'a retenu. J'avais feuilleté le livre et m'étais arrêté sur *Le Monde sur la pente* d'un certain Uri-Zvi Grinberg, poète dont je n'avais jamais entendu parler » (Rozier, 2011 : 21). La lecture du poème, traduit du yiddish par Charles Dobzynski est alors un coup de foudre. Ses premiers vers ont inspiré le titre du roman : « Mère, nous arrivons d'un pays sans amour / D'un pays où Dieu est absent » (Rozier, 2011 : 22). Pierre ressent une forte affinité avec l'ambiance du poème et les angoisses auxquelles il s'identifie : « le sentiment d'être pris dans un monde que l'on ne pouvait maîtriser » (Rozier, 2011 : 22). Commence alors une double quête constituant la trame principale du roman : la reconstruction de la vie littéraire yiddish de l'entre-deux-guerres et la recherche des traces de la grand-mère qui, comme se l'imagine le héros, pouvait être juive. Pierre se met à apprendre le yiddish et à explorer les destins nomades, les œuvres d'Uri-Zvi Grinberg et de ses deux amis, Peretz Markish et Melekh Rawicz, un trio de poètes d'avant-garde expressionniste yiddish qui lancent en 1922 à Varsovie la revue *Khaliastira*<sup>7</sup>. En plus de sa propre recherche dans des bibliothèques à Paris, à Tel-Aviv et à Jérusalem, Pierre profite des récits de Sulamita, une vieille dame, survivante de l'Anéantissement, qui après la guerre a épousé un riche aristocrate italien. Dans son palais renaissance à Rome, elle a abrité ce qu'elle appelle son « Atlantide engloutie »,

<sup>7</sup> Comme le note Rachel Ertel : « De manière emblématique et paradoxale cette revue naît de la rencontre par le truchement d'auteurs yiddish, entre la sphère culturelle slave, la sphère culturelle allemande, la sphère culturelle américaine et Paris. Melekh Ravitch quitte les fastes et la misère de la Vienne de Schnitzler, de Hofmannsthal, de Freud, de Klimt, Kokoschka et Schönberg ; Uri-Zvi Grinberg fuit sa Galicie natale prise en étau entre l'Autriche et la Pologne. Tous deux avaient connu les horreurs de la guerre dans l'armée autrichienne. Peretz Markish avait traversé les pogromes, s'était engagé dans la révolution russe, avait partagé les tâches et les espoirs des groupes de Kiev et de Moscou. [...] *Khaliastira* opère la synthèse des contraires et tire son unité de ce qui occasionnait division et scission dans les autres cultures [...] » (Ertel, 1989 : 270).

c'est-à-dire des milliers de livres en yiddish et les archives de son père, Alter Kacyzne (1885-1941), écrivain et photographe de la vie juive de l'entre-deux-guerres. Dans la majeure partie du roman, les chapitres impairs, recréant le contenu des lettres que Pierre reçoit de la part de Sulamita, alternent avec les chapitres pairs, dans lesquels le héros mène son récit à la première personne. Cette structure narrative change quand Pierre commence à retracer ses entretiens directs avec sa gardienne et médiatrice de la mémoire juive qui ont lieu lors de sa visite à Rome. Vers la fin du roman, la narration s'appuie sur les lettres posthumes de Sulamita. Voici l'évocation du dernier message avec lequel se clôt le livre :

Le pli contenait cette dernière lettre et une petite enveloppe. Je l'ouvris. Une photo de famille. Un père, une mère, deux filles adolescentes et un petit garçon. Au dos, le tampon « Zakład fotograficzny Kacyzne », et, écrit de la main de Sulamita, « Ania Janowska et sa famille » (Rozier, 2011 : 439).

Le royaume yiddish, reconstruit narrativement dans le roman de Gilles Rozier, a pour centre Warshe, la Varsovie juive des années 1920, et, plus précisément, le siège de l'Union des Écrivains et Journalistes Juifs, 13, rue Tłomackie. La capitale polonaise n'y est point considérée comme une périphérie européenne, mais comme le noyau d'un réseau culturel, linguistique et littéraire, qui s'étend des villes de l'ancien empire russe jusqu'à Paris, et dont les ramifications vont vers New York, Montréal, Jérusalem et Tel-Aviv. Car les livres, les journaux, les revues yiddish, édités à cette époque à Varsovie, circulent dans tous les foyers de la culture ashkénaze à travers le globe. L'univers yiddish n'est point réduit à la vision nostalgique d'un shtetl imaginaire, mais correspond à une communauté mondiale, multiculturelle. Rozier dit qu'il conçoit son roman comme un « livre-monde »<sup>8</sup>, les destins des personnages principaux de la quête de Pierre révélant la complexité et la diversité de l'histoire juive, ou plutôt des histoires juives tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Qu'il suffise ici, dans ce contexte, d'évoquer sommairement les destins du trio de *Khaliastra*, les « Rimbaud juifs » comme les appelle Rozier<sup>9</sup>. Uri-Zvi Grinberg, né dans la région de Lwów en 1896, mort en 1981 en Israël, se sépare de ses confrères yiddish pour des raisons idéologiques. Gagné par les convictions de l'irrédentisme sioniste et mystique, il se range, lors du conflit linguistique en Palestine, parmi les principaux partisans du retour à la langue hébraïque et s'engage dans la vie politique de l'extrême droite de l'état juif recréé après la deuxième guerre mondiale. Gilles Rozier, tout admiratif qu'il soit de la poésie de Grinberg, le qualifie comme « un Céline israéliite<sup>10</sup>. » Peretz Markish, né en 1895 à Polonnoye en Ukraine, quitte la Pologne pour s'installer en Union Soviétique, séduit par l'illusion révolutionnaire. Il finira ses jours, comme ses autres confrères du Comité antifasciste juif, fusillé à la prison de la Loubianka, en 1952, suite à la

---

<sup>8</sup> Voir la note 2.

<sup>9</sup> Voir la note 2.

<sup>10</sup> Voir la note 2.

campagne antisémite stalinienne. Melekh Rawicz, né à Radymno en Galicie, dans la région de Przemyśl, meurt en 1976, après une longue vie nomade à Montréal, où il était établi depuis 1941.

Il est révélateur que tous les héros principaux de cette histoire ont survécu à la Shoah. Gilles Rozier est loin de passer sous silence les pogroms, la deuxième guerre, le Génocide. Pourtant, dans son roman sur la *vie juive*, il met en relief le fait qu'aujourd'hui la post-mémoire de l'écrivain d'origine ashkénaze ne s'arrête pas sur la commémoration de la disparition, du vide, que son articulation n'est pas bloquée par l'indicible, le silence, l'irracontable. Il recrée narrativement un univers dont la métaphore centrale c'est l'Atlantide engloutie et non pas un cimetière de cendres et de pierres brisées. La différence est notable, parce que l'Atlantide, malgré sa disparition, promet toujours une chance de fouilles archéologiques, d'hypothèses narratives, de recherche des traces, non seulement des destinées individuelles que l'on observe chez un Perec, un Modiano, une Robin, mais de toute une civilisation. Il s'agit donc toujours d'une post-mémoire juive, cependant d'une post-mémoire autre qui va au-delà du trauma de la disparition, sans le taire, mais qui permet de voir aussi la survie du royaume yiddish grâce à la littérature.

Parmi les sources qui ont inspiré l'écriture de *D'un pays sans amour*, Rozier indique les conférences d'Antoine Compagnon au Collège de France, intitulées « Proust : mémoire de la littérature » (Rozier, 2011 : 442). De la littérature qui se souvient de la littérature et qui, en même temps, s'ouvre au monde avec ses langues et participe à la reconstruction du passé dans sa totalité. Interrogé par Karolina Szymaniak, de la revue culturelle juive, *Cwiszn. Pomiędzy*, Gilles Rozier décrit ainsi les paradoxes des tentatives du renouveau yiddish en Europe :

[...] comment développer la vie yiddish dans le désert qui, il y a soixante-dix ans, a été le lieu du plus grand massacre des Juifs ? Nous vivons, nous jouons, nous parlons yiddish, nous jouissons de la découverte d'une chanson ou d'un roman d'un grand auteur juif, mais nous le faisons toujours près du bord de la fosse commune. Mais finalement notre motivation la plus forte c'est cela : que le yiddish nous permette de nous éloigner de ce bord (Szymaniak, 2010 : 17 ; traduit du polonais par P. Sadkowski).

L'écriture, chez Rozier, n'achève pas, certes, complètement le travail du deuil, mais promet une arme efficace contre la « grande hache » de l'Histoire qui assassinait la post-mémoire de Perec. *D'un pays sans amour*, relevant sans doute de deux tendances de la littérature contemporaine que sont le retour du récit et le retour du sujet, est en même temps symptomatique de nouvelles stratégies narratives qu'élaborent les romanciers de la génération suivante des survivants (p. ex. Daniel Mendelsohn aux États-Unis, Piotr Paziński en Pologne), pour qui la vie juive d'avant et d'après la Shoah est racontable. Leur post-mémoire, sans effacer les fantômes de la guerre, met davantage l'accent sur la parole et la continuité (bien qu'elles soient fragiles) de la civilisation juive que sur le silence et la rupture.



La notion de post-mémoire, employée par Marianne Hirsch, dans le contexte juif renvoyait nécessairement aux récits de survivants de l'Anéantissement et à la transmission intergénérationnelle du trauma. La lecture des romans de Gilles Rozier invite à réinterpréter ce concept qui acquiert chez les romanciers contemporains une dimension culturelle. L'histoire du génocide y apparaît, certes, comme un seuil, mais qui n'est plus infranchissable. L'écrivain se débat d'une nouvelle manière avec le sentiment identitaire du Juif né après la guerre qui, comme le formulait Henri Raczymow, consistait « à dire le rien » (Raczymow, 1986 : 177). Chez Rozier, en revanche, « le rien » post-mémoriel est un point de départ d'une quête de l'identité, de l'héritage linguistique et littéraire qui font que la mémoire ainsi réappropriée n'est plus « sans objet » (Raczymow, 1986 : 178). L'exploration du passé à travers une relecture et une réécriture des grandes narrations de la judéité, qui englobent ses mythes et ses figures emblématiques (parmi lesquelles nous retrouvons aussi bien Moïse que les poètes d'avant-garde yiddish), fait de cette mémoire un palimpseste savant qui témoigne du *temps juif retrouvé*, au sens proustien du mot.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Benbassa, E. (2003): « Écrivains juifs d'aujourd'hui. Table ronde animée par Esther Benbassa avec Colette Fellous, Brigitte Perskine, Henri Raczymow et Gilles Rozier », in J. C. Attias et P. Gisel [éd.], *De la Bible à la littérature*, Genève : Éditions Labor et Fides. p. 267-280.
- Dayan-Rosenman, A. (2002): « Héritiers d'un désastre sans mots », *Revue d'histoire de la Shoah. Le monde juif*, n° 176, p. 147-166.
- Ertel, R. (1989): « Khaliastria et la modernité européenne », *La Bande (Khaliastria) Revue littéraire Varsovie – Paris*, Paris : Lachenal et Ritter, p. 263-306.
- Hirsch, M. (2002): *Family Frames. Photography Narrative and Postmemory*, Cambridge : Harvard University Press.
- Kwaterko, J. (2008): « L'expérience judéo-européenne dans le roman migrant au Québec », in R. Jarzębowska-Sadkowska (dir.), *Le Québec littéraire : lectures plurielles*, Toruń : Wydawnictwo Naukowe UMK, p. 15-24.
- Perec, G. (1995): *Ellis Island*, Paris : P.O.L.
- Raczymow, H. (1986): « La mémoire trouée », *Pardès*, n° 3, p. 177-182.
- Robin, R. (1984): *L'amour du yiddish. Écriture juive et sentiment de la langue (1830-1930)*, Paris : Éditions du Sorbier.
- Robin, R. (1993): *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*, Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes.
- Robin, R. (2003): *La mémoire saturée*, Paris : Stock.
- Rozier, G. (1999a): *Moÿshe Broderzon : un écrivain yiddish d'avant-garde*, Paris : Presses Universitaires de Vincennes.
- Rozier, G. (1999b): *Par-delà les monts obscurs*, Paris : Denoël.
- Rozier, G. (2001): *Moïse fiction*, Paris : Denoël.
- Rozier, G. (2003): *Un amour sans résistance*, Paris : Denoël.
- Rozier, G. (2005a): *Fugue à Leipzig. D'un voyage en Allemagne*, Paris : Denoël.

Rozier, G. (2005b): *La Promesse d'Oslo*, Paris : Denoël.

Rozier, G. (2008): *Projections privées*, Paris : Denoël.

Rozier, G. (2011): *D'un pays sans amour*, Paris : Grasset.

Szymaniak, K. (2010): « Gilgulim/Metamorfozy – rozmowa z Gilles'em Rozier », *Cwiszn*, n° 1-2, p. 14-15.

Vercors (1942): *Le Silence de la mer*, Paris : Éditions de Minuit.